feuille d'
Oiseau-tempête

supplément (novembre 2004) au numéro 11 (été 2004)

Entre chaque numéro, l'Oiseau-tempête se propose de publier des feuilles à parution aléatoire.
On y trouvera des textes de circonstance, émanant ou non du collectif, que nous souhaitons faire connaître sans attendre la parution de la revue.
Le premier nous arrive de Brooklyn (New York).
L'auteur est un camarade, « guère porté sur les élections », dont plusieurs articles ont déjà été publiés dans la revue.*

* « Les Amours de l'art et de l'argent » (OT n°2, Automne 1997) ; « Modernisme et communisme antibolchévique », (OT n°4, Hiver 1998) ; « L'Illusion de la maîtrise », OT n°9, Eté 2002)

BEGGARS' BANQUET
LE BANQUET DES MENDIANTS

Spare a thought for the stay-at-home voter,
His empty eyes gaze at strange beauty shows
And a parade of the gray-suited grafters,
A choice of cancer and polio.

Ayez une pensée pour l'électeur-qui-va-à-la-pêche,
L'œil vide face à d'étranges défilés de beautés
Parade de bureaucrates véreux en costard anthracite,
Tout un choix de cancers et de polios.

« The Salt of the Earth »,
chanson des Rolling Stones,
album « Beggars' Banquet », 1968

Il n'est pas rare ces temps-ci que je sois accosté par une jeune personne avec un bloc-notes qui me demande si je veux contribuer à la défaite électorale de Bush (et non, comme on peut le comprendre, si je m'apprête à voter Kerry). Quand je réponds, comme je le fais toujours, que « je suis partisan du renversement violent du gouvernement américain et donc que je ne suis guère porté sur les élections », j'ai droit à un regard effaré. Personne ne cherche à contester mon point de vue ; l'idée est sans doute parfaitement incompréhensible.

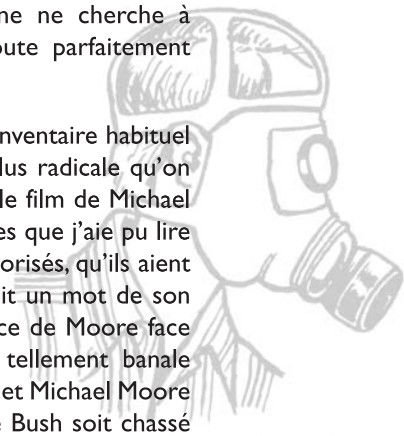


Fig. 2 Masque bien mis.

L'incapacité d'imaginer quelque chose qui dépasse l'inventaire habituel des choix insipides, modèle même l'expression la plus radicale qu'on puisse trouver dans la culture dominante actuelle : le film de Michael Moore, Fahrenheit 9/11. Aucun des nombreux articles que j'aie pu lire sous la plume de journalistes et autres penseurs autorisés, qu'ils aient trouvé le film formidable comme moi ou non, ne dit un mot de son ambiguïté sur la question des élections. L'impuissance de Moore face aux carences du système politique est peut-être tellement banale qu'elle est tout simplement passée inaperçue. Le film et Michael Moore lui-même indiquent clairement qu'ils souhaitent que Bush soit chassé par les électeurs en novembre. Mais Fahrenheit 9/11 montre également les maigres chances que ce changement modifie la réalité sociale qu'il dénonce avec tant d'efficacité. Le récit du vol de la présidence par les républicains sur lequel commence le film culmine avec cette scène puissante où pas un seul sénateur, y compris les démocrates les plus libéraux, n'est prêt à soutenir la protestation des députés non-blancs, et préfère que leur parti perde les élections plutôt que de s'aligner sur les électeurs noirs de Floride privés de leur droit de vote. Au lieu de cela, on voit Tom Daschle [1] expliquer la nécessité de soutenir le président, puisque la Cour suprême l'a choisi. Cette leçon est soulignée par un autre trait du film dont personne n'a parlé : la description de la guerre en Irak où Michael Moore emprunte à Orwell l'idée de la guerre permanente menée par les riches contre les travailleurs. Cette idée était sans doute trop insolite pour être relevée.

1 Chef de file du parti démocrate au Sénat.

La campagne de Kerry semble avoir fait le maximum pour justifier les idées les plus noires de Moore. Il fallait peut-être s'attendre à ce que le premier candidat à la présidence à s'être lui-même proclamé criminel de guerre (quoique il préfère aujourd'hui ne pas nous rappeler ce témoignage sincère d'il y a trente ans) organise la convention démocrate autour du fait qu'il était près à se battre. Kerry est allé jusqu'à

marteler qu'il aurait voté pour la guerre contre l'Irak même s'il avait su (comme ce fut certainement le cas — après tout, je le savais moi aussi comme la plupart des gens dans le monde) la vérité à propos des ADM. En adoptant la politique de l'attaque préventive, l'option démocrate ne fait que préférer une autre stratégie de défense des intérêts américains. Sur le front intérieur, aux victimes de la guerre permanente — la « classe moyenne », comme les appellent toujours les politiciens — les démocrates offrent l'optimisme, l'espoir et l'idée obstinée que nous « devons faire mieux », mais pas un mot sur la manière d'y parvenir.



Or tout le monde le sait, y compris j'en suis sûr le dernier jeune homme qui m'ait demandé de voter pour Kerry. Il continue de juger important, comme beaucoup d'autres, de se débarrasser de Bush. Après tout, Bush a enclenché une guerre « sans bonne raison ». Et il vrai que sur des sujets comme la sécurité sur les lieux de travail où la dégradation de l'environnement, il est pire que les démocrates récents, tandis que sa dépendance à l'égard des électeurs chrétiens l'amène à s'opposer au droit des femmes à l'avortement et aux droits civiques des homosexuels masculins et féminins. Certes, il reste la menace des sièges à pourvoir à la Cour Suprême, dont les candidats seront probablement désignés par le président élu pour les années à venir. Faut-il que nous le chassions par nos votes ?

Je me souviens de la dernière fois qu'on m'a demandé de voter avec une telle insistance. En 1964, Chomsky en personne me dit qu'il fallait absolument que je vote pour Lyndon B. Johnson — si Goldwater l'emportait, ce serait l'escalade au Vietnam. (C'était l'époque où les membres du SDS ânonnaient le slogan, « Part of my way with LBJ ! »).[2] Rappeler cette anecdote peut sembler facile mais je crois qu'il y a une leçon importante à en tirer. Voici ce dont il s'agit :

2 SDS (Students for a Democratic Society), organisation étudiante gauchiste des années 60. «Un bout de chemin avec Lyndon B. Johnson.»

3 Hebdomadaire de gauche newyorkais.

Ce n'est plus vrai, comme ce l'était au début du xxe siècle — lorsque cette question divisa les anarchistes en Espagne avant et pendant le guerre civile et les communistes en Allemagne après la révolution de 1919 — que l'électoralisme est une question importante pour la politique de gauche. D'une part, personne ne croit vraiment, comme beaucoup auparavant, que les élections peuvent amener une changement radical. Le « socialisme » et le « communisme » sont depuis longtemps aussi morts dans les démocraties de l'Ouest que dans les régimes du socialisme plus-vraiment-réel de l'Est. D'ailleurs, aux Etats-Unis (et la tendance est la même à l'étranger), la plupart des gens ne croient plus du tout aux élections, seuls 40 % des électeurs se donnent la peine d'aller voter aux présidentielles et le pourcentage est encore plus faible aux législatives. Voter est surtout une habitude des classes à revenus moyen et élevé, exprimant l'idée, pour cette partie de la population qui s'en sort mieux que la majorité, que ce système est un enjeu valable et qu'ils exercent une certaine influence sur lui.



Fig. 17. - **Protection en cas de surprise.**

Et d'ailleurs, ils en exercent une, dans des limites assez étroites. Du fait que les partis, comme tous les produits de consommation, doivent se différencier entre eux, l'un est plus franchement pro-business, avec Dieu et le « mariage traditionnel » en prime pour les culs-terreux, l'autre est plus favorable à un capitalisme plus gentil, plus délicat, avec plus d'argent pour les enseignants et les travailleurs sociaux. N'étant pas influencé par la cabale particulière qui a réussi à persuader Bush II d'attaquer l'Irak, il est peu probable que Gore aurait eu plus envie de détrôner Saddam Hussein que Bush Ier. En revanche, il aurait pu dévaster l'Afghanistan plus complètement que le régime républicain (il semble en tout cas que ce soit le nouveau consensus libéral sur ce qui aurait dû être fait pour « combattre le terrorisme »). Au point où nous en sommes, Kerry pas plus que Bush ne retirera les troupes américaines d'Irak avant qu'elles n'en soient chassées. Aucun des deux partis ne va même envisager la possibilité de cesser de soutenir la guerre d'usure que mène Israël contre les Palestiniens, seul changement politique qui constituerait une réponse sérieuse à l'islam politique. À l'intérieur, personne ne va créer un système national de sécurité sociale ni ordonner une augmentation générale des salaires, de la durée des vacances ou de la sécurité de l'emploi.



Ce n'est pas parce qu'ils sont avares, bien qu'ils le soient sans aucun doute, ni parce qu'ils n'ont pas encore été convaincus par les journalistes et autres plumes de *The Nation* [3]. Comme tout lecteur des journaux peut le voir, la dégradation de la vie des travailleurs, le démantèlement des services sociaux et les interventions militaires dans le monde ne sont pas l'apanage des Etats-Unis, et encore moins des politiciens de tel ou tel parti. Ce sont des tendances générales, exprimant des nécessités structurelles du capitalisme actuel, auxquelles tous les pays doivent se soumettre. D'où l'attitude du gouvernement socialiste en Allemagne ou du gouvernement du Parti des travailleurs au Brésil, promouvant des « réformes économiques » assorties de réductions des salaires et des allocations, s'alignant sur Chirac en France, sur Poutine en Russie, et sur le réformateur de la sécu Clinton et le fermeur d'hôpitaux Bush aux Etats-Unis.

Tout cela ne veut pas dire que le droit à l'avortement ou la préservation des forêts ancestrales soient moins importants. Aussi les gens qui considèrent qu'ils ont leur mot à dire sur ces sujets iront-ils voter, en se pinçant le nez, comme ils disent, pour les causes qu'ils ont à défendre. Ainsi que l'a répété et râbaché Howard Dean lors de son débat avec Ralph Nader : « Ne faites pas en sorte que la perfection soit l'ennemi du bien. » Derrière ce slogan se cache évidemment l'idée sous-entendue que la perfection ou même le beaucoup mieux sont impossibles. Et d'ailleurs il est vrai que Nader ne peut pas l'emporter, que la démocratie américaine exclut toute autre alternative que les deux pôles du grand parti unique. Au-delà, l'idée de base est que : on ne peut pas faire mieux. Nous sommes coincés dans le système social tel qu'il est ; et tout ce qu'on peut faire, c'est essayer de l'améliorer ou au moins l'empêcher d'empirer.

Posons-nous donc la question : comment cette stratégie a-telle fonctionné ? Depuis 1964, depuis qu'on me presse de voter au nom d'améliorations réalistes, et non de changements radicaux impossibles, les choses n'ont cessé d'empirer. Le salaire moyen a baissé régulièrement ; de moins en moins de gens ont accès aux soins médicaux ; l'environnement s'est tellement dégradé que le réchauffement de la planète est désormais une réalité et non un danger lointain. Les ressources en eau sont empoisonnées dans le monde entier et les espèces disparaissent à une vitesse terrifiante ; les armes nucléaires ont proliféré ; la guerre n'a pas cessé de faire rage ici ou là ; l'Afrique est dévastée par la maladie et la guerre ; l'Amérique latine piétine entre la stagnation et la crise ; une vague montante de religion politisée — chrétienne, juive et musulmane — combat avec un succès réel l'héritage des Lumières. Voter ne fait peut-être pas de mal mais c'est loin, comme les politiciens se plaisent à le dire, de faire l'affaire.

L'histoire des cent dernières années montre clairement que tant qu'on envisage la politique en termes d'élections, on ne doit pas s'attendre à autre chose qu'à la répétition du même — la détérioration des chances de survie de la race humaine.

Que faire d'autre ? Si les partisans de Kerry me demandaient sérieusement ce que je veux dire, est-ce que je leur répondrais ? Eh bien, qu'on le sait déjà que voter pour Kerry ne mettra pas fin à la guerre ; il nous l'a dit luimême. Si c'est toutefois ce que les gens veulent, nous ne devrions pas manifester seulement une ou deux fois par an mais tous les jours, par centaines de milliers, et ce ne serait qu'un début. Nous devrions cesser d'aller au boulot ou en classe comme nous le faisons habituellement. Nous devrions rompre les normes sociales dont le fait de voter sans trop y croire n'est qu'un élément mineur. Nous devrions prendre nos propres slogans au pied de la lettre: s'il s'agit vraiment de refuser de verser son « sang pour du pétrole », on doit garder à l'esprit que le pétrole est une grosse affaire, qui se compte en milliards de dollars, et qu'elle met en jeu des intérêts économiques et politiques cruciaux pour le pays. Il a fallu une grève générale en 1936, et la menace d'une guerre civile, pour que les ouvriers français obtiennent le mois de congés payés régulièrement déploré dans les colonnes du *New-York Times*. Et il en aurait fallu une autre guerre civile, en Allemagne comme en France, pour empêcher la Deuxième guerre mondiale.

C'est vrai : ces idées sont irréalistes. Le réalisme signifie évidemment accepter le monde tel qu'il est, dévasté par des entreprises servies par les politiciens lamentables entre lesquels on nous demande de choisir. L'alternative est de refuser que l'infect soit l'ennemi de quelque chose de mieux.

Paul Mattick
(The Brooklyn Rail, septembre 2004, traduction Gobelin)



Chronique cinéma d'animation

SPIDERMAN ET MICHAEL MOORE AU SUPERMARCHE

Dans *l'Armée des morts*, remake de *Zombie* - un classique du genre mais aussi une satire du monde de la consommation et de la marchandise où les morts vivants reproduisent et ingurgitent le mode de vie occidental- les zombies sont devenus agressifs. Le générique nous gratifie de scènes d'émeutes et de mégapoles qui brûlent. Image furtive dès le début, des musulmans en train de prier dans une mosquée. Le ton est donné, de la satire sociale de G Roméro*, on identifie maintenant dans l'image du mort-vivant un ennemi extérieur assoifé de sang. Pour ceux qui n'auraient pas compris notre époque, le générique nous l'incruste furtivement, c'est le musulman.
Dans ce remake comme dans l'original, tout se passe toujours au supermarché, scène splendide où des humains en fuite déclarent prophétiquement, "*Nous, on va au supermarché*".

Michael Moore lui aussi va au supermarché, au supermarché de la contestation. Dans *Fahrenheit 9/11*, il choisit son camp. Celui des Etats-Unis. A son grand damne, mal coaché, par un G.W. Bush cause de tous les maux. Pour Michael Moore, c'est la faute aux mathématiques, aux mauvais comptes et décomptes d'un soir de présidentielle et de la défaite du candidat démocrate.
Finalement, on nous fait comprendre que la cible était mal choisie. On peut décrypter dans le documentaire de Moore que ce n'est pas l'Irak qu'il fallait viser après la chute du World Trade Center, mais l'Arabie Saoudite. On est bien avancé. Et notre réalisateur soi-disant iconoclaste de se remplir d'incompréhension devant la trop grande importance économique que prendrait la famille royale saoudienne. Le film continue plein de sentiment nationaliste. La seule chose intelligente de dite sera une citation de G. Orwell. *ouf.* Mais pour finir Michael Moore redéfinit bel et bien son camp et nous martèle à peu près ceci : "*Ce sont toujours les pauvres les déshérités qui forment le gros des armées*". Soit, son retour à Flint nous livre les seuls témoignages frais du film ; mais Michael Moore continue, "*Ce sont eux qui se sacrifient pour défendre nos libertés*" là son camp est déterminé : celui de la bourgeoisie et de la classe moyenne. Pour finir il nous dit "*S'il faut aller faire la guerre pour les (leurs libertés, ndlr) défendre, d'accord. Mais seulement si cela est réellement justifié*". Le message est clair, Michael Moore ne critique rien fondamentalement, il s'insurge juste du choix de la cible.
Fahrenheit 9/11 a pris la tête des box offices, seul Spiderman a réussi à le détrôner. Un hasard sûrement, pourtant on trouve dans ces deux films la même idéologie. On retrouve la dualité du bien et du mal. Dans *Spiderman I*,le méchant est assoifé de sang et tue gratuitement. Scène hautement politique, des Newyorkais soutiennent Spiderman et déclarent à son ennemi "*laisse-le, si tu touches à un d'entre nous, tu nous touches tous*". Dans *Spiderman II*, le méchant est un savant qui a perdu le contrôle de lui-même et qui cherche à construire une arme de destruction massive phénoménale. Et Spiderman est là, bien que tiraillé, pour défendre et sauver la population de New-York qui malgré sa bonne volonté ne peut pas le faire toute seule.
Michael Moore aussi. C'est pourquoi il tente d'influer sur le choix de la couleur de la tunique du sauveur.

Nestor Pantruche

** Georges A. Roméro réalisateur de Zombie, deuxiéme volet d'une trilogie de film d'épouvante où plane la menace des morts-vivants, ou du monde tel qu'il est... question de point de vue.*

ÉTUVE À DÉSINFECTER LES LIVRES

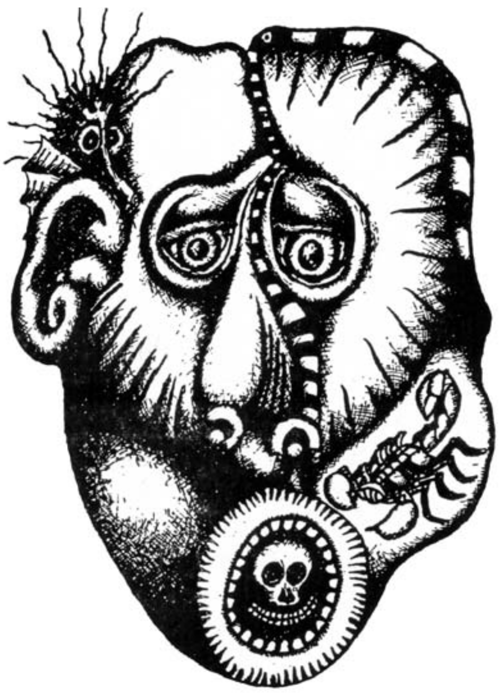
"*Poèmes portés par l'actualité*, par l'élan de violentes prises de conscience, ou par la tristesse des retombées d'espoir, traités politiques, souvent sous forme d' « appels », d' « adresses » ou de « déclarations », traductions appliquées de nombreux écrits faisant écho à ses propres révoltes, rêves ou interrogations, toutes ces formes d'expression se répondent les unes aux autres et se rassemblent chez Shelley dans une rare unité d'inspiration : la volonté de lever le voile sur toutes les oppressions, de faire de l'imagination critique une force capable de peser sur la réalité historique."
Hélène Fleury , Préface à « La Mascarade de l'Anarchie » de Percy B. Shelley
(édition bilingue), Paris-Méditerranée éditions (150 p., 15 euros), Octobre 2004.



Passé, présent, futur…
L'amnésie et l'oubli des luttes sociales sont deux aspects de l'effacement de la mémoire historique, ingrédients d'un présent sans passé et donc sans avenir. Les grandes grèves des enseignants et le mouvement contre la « réforme » des retraites en France ont-ils vraiment existé, quand, où et comment ? Pour raviver ces moments et les repenser d'une façon critique, rétablir le lien avec le présent, les mettre en perspective, deux lectures: « Pour une compréhension critique du mouvement du printemps 2003 », *Echanges et Mouvement*, Septembre 2004 (BP 241, 75866 Paris cedex 18,<echanges.mouvement@laposte.net>) et « Retour sur une longue saison de luttes », *La Question Sociale* , n°1 (C/o Publico, 145, rue Amelot, 75011Paris,<laquestionsociale@hotmail.com>).
.

NADA, sinon rien Un collectif d'agents de différents services Poste ou Télécom, fonctionnaires ou contractuels de droit privé. NADA tisse un réseau avec des sympathisants, des collègues, pour résister et agir. « Pour le collectif NADA, les syndicats n'ont pas plus d'intérêt pour les prolétaires que les partis politiques. Ils vont même à leur encontre, dès qu'ils ont cessé d'être, littéralement : organisation de lutte des salariés par eux-mêmes, collectif d'êtres égaux. Dans le bulletin d'octobre 2004, « Elections syndicales institutions patronales » (contact à l'adresse de OT qui fera suivre).
[Lire dans OT n°10, printemps 2003, « Au Sud rien de nouveau, de l'impossibilité du syndicalisme radical », par un membre du collectif NADA]





Barthélémy Schwartz



IL DÉCOUVRE QU'IL EST MORT IL Y A UN AN !

Oiseau-tempête est une revue de critique sociale créée en 1997. Elle est réalisée par un collectif d'une dizaine de personnes aux itinéraires divers, s'inspirant des idées anarchistes, marxistes, situationnistes ou surréalistes. La plupart ne se reconnaissent complètement dans aucun de ces courants. On peut, pour qualifier le projet auquel la revue veut contribuer, retenir les termes communiste, libertaire et internationaliste. Nous voulons la mise en commun des richesses et des tâches et refusons tout pouvoir institué, toute médiation inutile. Nous pensons que la liberté commune est la condition nécessaire à l'épanouissement de la liberté de chacun. Oiseau-tempête, recherche, y compris dans l'élaboration de sa maquette, un usage critique de l'imaginaire et de la poésie, dont le pouvoir subversif en fait le bras armé de nos rêves.

Correspondance : *Oiseau-tempête*
21ter rue Voltaire 75011 Paris - France
e-mail : oiseau.tempete@internetdown.org
web : http://oiseautempete.internetdown.org

ABONNEMENT DE SOUTIEN POUR TROIS NUMEROS : 20 € - chèque à l'ordre d' ab irato

Les anciens numéros d'*Oiseau-tempête*, traductions et tracts sont disponibles sur le site web. *Toute reproduction intégrale ou partielle destinée à une utilisation individuelle ou collective constitue une contribution à la diffusion d'Oiseau-tempête.*